

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et de pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progress.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, \$1 0 0
Aux deux publications réunies, \$2 10 0

FRUX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts.
Au-dessus par lignes, 40 cts.
Toutes insertions subséquentes, le quart du prix (Affranchir les lettres.)

PRIX COURANT DE MONTREAL.

13 Octobre, 1846.

Table with columns: Marchandises Importées, s, d, s, d. Includes items like CAFE, CHARBONS, POISSONS, FRUITS, VITRES, FER, etc.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE RETOUR AU PAYS.

ÉPIQUE DE LA GUERRE DE 1815.

I.

Le lendemain de Waterloo, à quelques lieues de ces champs de bataille où avaient été jouées les destinées de l'Europe, la fatigue avait rassemblé quelques troupes dans une chaumière en ruines; autour du feu qui pétillait, non pour les réchauffer, car la chaleur était extrême, mais pour cuire un morceau de porc, trois militaires français étaient assis par terre, parce qu'il n'y avait plus ni chaises ni bancs dans cette habitation abandonnée; chacun d'eux avait son sac entre les jambes et en tirait les provisions qui allaient composer le dernier repas qu'ils devaient prendre en commun, avant peut-être une éternelle séparation. Par un hasard inexplicable, ces trois hommes se connaissaient, quoique deux seulement appartenissent au même corps.

Le premier avait été volontaire sous la république, puis grenadier en Egypte, sous Kitcher, puis il était entré dans la garde consulaire, puis enfin incorporé dans la garde impériale; il avait suivi Napoléon à l'île d'Elbe, et était venu combattre à Waterloo. Un officier de chasseurs, pris en Portugal, quelque temps avant l'arrivée du général Foy, puis amené en Angleterre, échappé d'un ponton comme par miracle et enfin revenu à son corps, exténué de misère, était le second personnage du groupe quant au troisième, c'était un jeune recrue de la dernière levée, mais hardi voltigeur de la jeune garde; il en fut séparé de ne pouvoir friser une moustache à peine naissante, et faisant la grimace à son camarade, le vieux de la vieille, comme on disait alors vulgairement, lorsque celui-ci l'appelait conscrit. Le grognard avait tort, bien certainement, car le jeune soldat, tout conscrit qu'il était, s'était battu la veille comme un lion; c'était Jean-Marie, dont nous taillons le nom de famille dans la crainte d'ailliger sa veuille mère qui vit encore.

Hu! conscrit! fit le vieux soldat en s'adressant au voltigeur, il me semble que, pour le moment actuel, nous ne sommes pas déjà si malheureux puisque voilà un festin qui se mitonne à notre intention. Le Petit-Caporal, bien sûr, à l'heure qu'il est, n'en a pas un pareil... Pauvre Petit-Caporal, va! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, où est-il maintenant?... Qui sait?... peut-être se trouve-t-il enroulé indéfiniment avec tout son état-major, tandis que moi, je suis là, tranquille comme Baptiste... c'est peu flatteur pour un dur à cuire de ma catégorie!

Allons, allons, mon ancien! fit Jean, soyez paisible et ne vous emportez pas sur la politique!... d'abord, c'est défendu par les chefs, puis ensuite l'empereur n'est jamais seul, vous le savez bien; on aura soigné sa personne!

Oui, soigné, merci! à coups de mitraille, qu'il en pleuvait dans le carré de notre bataillon que le diable en aurait pris les armes?

Qu'avez-vous à réclamer, puisque vous n'avez pas été touché? objecta Jean.

Mais c'est bien là ce qui me chiffonne, ré-

pliqua le grognard en serrant les poings. C'est que voyez-vous, conscrit, je ne l'ai jamais quitté, moi, le Petit-Caporal... Voilà bientôt quatorze ans que nous courons ensemble; c'est mon soleil d'Austerlitz, à moi; je ne vois que lui et lorsqu'il s'éclipse seulement momentanément, je m'imagine que je suis en Pologne comme jadis; misère de pays, où la lune avait coutume de se coucher avant l'heure fixée par les règlements de la nature.

Et qu'a fait pour vous l'empereur, mon brave! dit avec un sourire narquois l'officier de chasseur, qui n'avait souillé mot depuis son arrivée.

Oui, ce qu'il a fait pour vous, S. M. l'empereur! répéta le voltigeur, dites-le nous... Ce qu'il a fait? fit le grognard, oh! oh! c'est différent!... Il n'a rien fait; mais c'est beaucoup pour moi, puisqu'il m'a décoré en personne, et que...

Il ne pouvait s'en dispenser, reprit l'officier; n'avez-vous pas reçu un fusil d'honneur auparavant? C'est comme moi; il m'a décoré, mais j'avais obtenu un sabre d'honneur à Marengo; parlant de la nous sommes quittes l'un et l'autre envers lui. Quant à votre avancement, ajouta l'officier en jetant un regard indifférent sur la manche du vieux soldat qui n'était ornée que de l'infime galon de caporal, je ne vois pas qu'il ait été rapide!

C'est positif! fit Jean, avec un léger mouvement d'épaule.

A ces mots, moins peut-être qu'à ce geste du voltigeur, le grognard se retourna vivement vers ce dernier en s'écriant d'un ton presque furieux:

Silence dans les rangs! conscrits!... en compagnie d'un chef comme le lieutenant ici présent, d'un ancien tel que moi, vous n'avez pas le droit de vous permettre l'interférence d'une parole! puis, si les épaules vous démangent, la civilité vous commande de ne vous gratter qu'incognito!

Alors, s'adressant à l'officier de chasseur, le vieux soldat lui dit d'un ton radouci, en portant le revers de sa main à son front:

Parlez, excusez, mon lieutenant, mais si le Petit-Caporal ne m'a pas procuré beaucoup d'avancement, c'est que je n'y suis opposé volontairement, et par motif d'instruction un peu négligé. De mon côté, la vérité est que je ne sais pas lire, et que, vu la chose, je ne lui ai jamais rien demandé; cependant un jour que j'étais en faction à la porte de sa tente, c'était en Russie ou dans les environs, je ne me le rappelle pas bien, le caporal d'ordinaire m'avait volé ma ration; vu l'indoligence, je m'en plaignis au sergent; le Petit-Caporal entendit notre dialogue, et dit au sergent: — Qu'y a-t-il? — Le sergent lui conta la chose. — Eh bien! il soupéra avec moi, dit le Petit-Caporal... et je soupai avec lui.

Avec l'empereur? s'écrièrent en même temps l'officier et le voltigeur.

Oui, avec le Petit-Caporal en personne naturelle, rien que cela, excusez du peu! mon lieutenant; mais il n'y avait pas gras; deux hommes de terre et une poignée de noisettes dans une assiette d'or; n'importe, cela ne s'oublie pas, attendu que c'était sur les bords de la Bérésina, et que toutes les marmites du grand comme du petit état-major étaient en révolution.

Eh bien! mon brave, dit l'officier de chasseurs en souriant à demi, et en lui montrant la pièce de porc qui était suffisamment cuite, après

la révolution vient la restauration: nous allons souper.

Vous en avez le droit, mon lieutenant, fit le grognard.

Et tandis que le vieux soldat cherchait, à défaut d'assiette, une planche sur laquelle on pût découper le rôti, par un bonheur désempéré, le voltigeur, qui fureta dans tous les coins de la chambre, découvrit une espèce de placard, dissimulé par une planche, qui contenait des assiettes de bois, des fourchettes de fer et quelques écuelles en terre cuite. Ce fut un trésor pour ces pauvres soldats que la fortune avait si maltraités depuis la veille. Tous trois firent honneur à ce repas improvisé, sans que l'appétit empêchât d'écouter les avis que chacun donnait pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, car aucun d'eux ne se souciait d'être fait prisonnier par les Prussiens, et encore moins par les Anglais. Le repas achevé, il se passa dans cette cabane une scène touchante entre ces trois hommes, représentant à tant de titres notre malheureuse armée trahie, mais non vaincue. Chacun élargit sa ceinture et ouvrit son sac; on compta l'argent qu'on avait et on partagea suivant la destination de ce chacun; l'officier de chasseurs, qui se trouva le moins riche, ne voulut rien accepter, malgré les sollicitations pressantes qui lui furent faites par le vieux soldat et le voltigeur, et cependant il n'y avait pas de temps à perdre en manifestations généreuses et amicales; déjà des estafettes avaient parcouru la campagne afin d'indiquer à chaque soldat isolé la direction qu'il devait suivre pour se rallier à son corps.

Ces trois hommes s'embrassèrent réciproquement, et chacun songea à ses affaires; l'officier de chasseurs partit le premier et s'orienta du côté de Bruxelles, où il était sûr de trouver des parents. Le grognard, lui, qui n'avait d'autre famille que son drapeau, prit une route de traverser qui devait le conduire dans la direction d'Avesnes, où son instinct lui disait que les débris de la garde devaient se rassembler; le jeune soldat le suivit machinalement. Grâce au souvenir de la bataille de la veille, au mouvement et à l'activité qu'il avait déployés depuis, Jean avait oublié son village, sa mère et sa cousine, Marie-Jeanne, qui était en même temps sa fiancée; mais depuis que l'armée avait été rompue et qu'il avait entendu répéter par l'officier de chasseurs que tout était perdu, le mal du pays l'avait gagné, et il annonça à son camarade qu'il avait l'intention de retourner directement dans sa famille.

Alors, bon voyage, conscrit! s'était écrié le grognard; mais, sans être trop curieux, de quel endroit êtes-vous? lui avait-il demandé.

De Saint-Fulgent, en Poitou, lui avait répondu Jean.

C'est à dire, en pure Vendée!... avait répliqué le vieux soldat. La France à traverser, rien que cela; il est vrai que d'ici c'est tout payé, mais le ruban de queue est fameux!... Cependant, je vous engage à piquer de préférence sur Mons, et puis sur Amiens, parce que vous n'avez pas besoin de passer par Paris; ce chemin n'est peut-être pas le plus court, mais c'est le plus sûr, et sur ce, bon voyage! que je ne vous retienne pas!

Adieu, mon ancien, fit le voltigeur ému, bonne chance!

Ces deux hommes, s'embrassèrent de nouveau, et quand le grognard eut serré une dernière fois dans ses bras le jeune Vendéen:

C'est dommage, lui dit-il lui aussi, avec une sorte d'attendrissement, vous auriez fait un lapin!... Je vous ai vu hier au feu, et vous m'avez fait l'effet de n'avoir pas d'engelures aux yeux. Cependant, si j'ai un conseil à vous donner, quand vous serez dans le pays natal, c'est de marcher avec précaution, non pas qu'il y ait des serpents dans l'endroit, mais les naturels de la Vendée sont peu hospitaliers au vis-à-vis des bleus, et les chouans sont comme les crocodilles des bords du Nil, en Egypte: ils se cachent et vous courent après, non pour vous dévorer, mais pour vous assassiner; prenez garde, je connais ces parousiens-là, c'est contre eux que j'ai fait mes premières armes, du temps de la république une et indivisible.

Ayant dit, les deux soldats se serrèrent une dernière fois la main et se séparèrent pour ne plus se revoir. Mais à peine Jean avait-il fait quelques pas, que le grognard le rappela encore pour lui recommander de se méfier des chouans, en lui disant:

Ne vous y fiez que tout juste!

II.

Jean se dirigea par Mons, Cambrai, Amiens, et arriva ainsi à Saumur, après avoir successivement passé par Evreux, Alençon, le Mans et La Flèche. Il n'avait pas peur, mais il avait été triste durant les premiers jours; puis, peu à peu, en se rapprochant de son village, il s'était ragaillardisé; chaque halte avait ajouté à l'espérance, chaque étape avait éveillé un plaisir.

Le matin du dernier jour de marche, avant de sortir de son logement, Jean avait brossé son habit bleu, d'où n'étaient pas arrachées les N couronnées; un barbier de village avait complaisamment coupé les poils naissans de sa barbe; son sac ne posait qu'une demi-livre sur ses

épaules, et il cheminait en chantant sous les haies du Bouage ces chansons de caserne au refrain desquelles nos soldats sont allés tant de fois à la victoire. On va rapidement en marchant de la sorte; Jean faisait taire son cœur tout plein de souvenirs, et qui parfois voulait parler plus haut que sa chanson; c'est qu'en approchant des Herbiers, il éprouvait une émotion dont il voulait vainement se défendre; chaque arbre lui rappelait une parole de tendresse, chaque détour un baiser qu'il avait pris sur les joues rebondies de Marie-Jeanne!... Il y a tant de haies aux Herbiers!

Il arriva bientôt à Saint-Paul, joli hameau de la contrée, et courut chez son oncle Thomas, un des plus gros fermiers de l'endroit; il pressa Jeanne sa cousine, jeune et fraîche brune à l'œil ardent, recouvert d'un beau sourcil noir. Elle avait bien pleuré quand il était parti! Elle avait rouvert le sac garni par la vieille mère de son cousin, comme pour voir s'il n'y manquait rien, et y avait glissé deux écus qui passaient pour six francs, en narguant la loi qui les avait rogné de vingt centimes; mais ce qui était mieux encore, c'est que la bonne Marie avait bravement repoussé les amoureux pendant l'absence de Jean, qui avait compté sur elle pour faire un mariage selon son cœur, et avec raison, car Jean l'aimait bien.

Le vieux oncle Thomas, Marie et Jean s'embrassèrent donc avec transport, bien qu'il n'y eût pas long-temps qu'ils se fussent quittés; Jean raconta ses derniers malheurs, Thomas écouta avec une vive curiosité et Marie pleura.

Le soldat avait à peine bu quelques verres de cidre à la santé de son oncle et à celle de sa fille, qu'il parla de se remettre en route pour gagner le toit paternel. Marie essaya de le retenir à souper.

Tu partiras demain, lui dit-elle, frais et bien reposé...

Pas possible, répondit Jean, je tiens à arriver ce soir; j'ai rêvé la nuit dernière que ma mère m'attendait...

Demain, si tu veux, mon père et moi t'accompagnerons chez ma tante... quand même, il commence à se faire tard... les chemins ne sont pas sûrs... on parle de voleur dans le pays... et puis, c'est aujourd'hui vendredi... un jour qui porte malheur!... disait la douce Marie, avec ses supérations bretonnes.

Ta, ta, ta! fit l'oncle Thomas qui, lui aussi, avait été soldat... est-ce qu'un militaire a peur des voleurs?... Le vendredi est un jour comme un autre!

Meilleur qu'un autre, dit Jean en embrassant encore sa cousine, puisque c'est celui où je te revois; mais ma mère m'attend, te dis-je, elle sait la déconfiture de l'armée, mais elle ne sait pas que je reviens; elle me croit mort peut-être! Ce sera un jour de gagné pour elle. Il me tarde de la rassurer. Ah ça! je vous attends, mon oncle et toi, à déjeuner après demain dimanche; adieu, mon oncle, adieu, ma petite Marie!

Adieu, Jean!

Jeanne était suspendue au cou du beau voltigeur, qu'elle aimait dix fois plus depuis qu'elle sa avait qu'il était bien battu, depuis qu'elle avait vu une lame rouler dans ses yeux quand il avait parlé de sa tante, depuis surtout qu'il avait embrassé avec ce doux frémissement qui accompagne le véritable amour. Pouvait-elle en polvaient se séparer de son fiancé.

A dimanche donc! fit Thomas en clignant de l'œil.

Jean se remit en route; il n'avait pas deux lieues à faire, il alla vite. Il avait laissé son sac chez son oncle, mais il avait gardé son sabre; le sabre va toujours bien, suspendu au côté du soldat qui revient au pays; puis il chantait à gorge déployée cette vieille chanson de troupière:

Si la Prusse attaque, L'Autriche suivra; S'ils portent l'alarme, Ils sont enlancés!

mais, en vérité, sans trop savoir ce qu'il disait car il était beaucoup à ses projets d'avenir, à Marie, à sa mère. Sans prévoir les événements, sans même penser aux conséquences du grand désastre de Mont-Saint-Jean, il songeait qu'il allait se marier, s'établir avec sa cousine; il irait demeurer avec son oncle Thomas qui, étant veuf, ne voudrait peut-être pas se séparer de sa fille; ou si son père ne voulait pas qu'il abandonnât sa maison, son oncle Thomas viendrait habiter avec eux; ils vivraient ainsi tous ensemble, et laboureraient ensemble les deux champs.

Cependant, le jour avait tout à fait baissé; à un détour de la route Jean apercevait déjà le clocher de Saint-Fulgent qui pointait au-dessus des arbres; il avait vu distinctement, par une clarté, la maison de sa mère, il avait cru reconnaître les aboiements du chien, et le cœur gonflé d'aise, léger, courait presque, il allait!... Un coup de feu partit!... et Jean, frappé par derrière, tombe baigné dans son sang: la balle avait bénéficié jusqu'au cœur!... Le vent chassa la fumée; un paysan qui travaillait dans un champ voisin remit son fusil dans le sillon d'où il l'avait tiré, s'approcha du soldat palpitant, qui murmurait des mots entrecoupés de mère et

le cousin, le traîna dans un fossé qui bordait la route, le couvrit de terre et s'éloigna en disant:

Ce sera toujours un bleu de moins! L'assassin du pauvre Jean, de celui qui, tout à l'heure, était si heureux, si riche en espérances, maintenant couché dans un fossé, le visage livide, l'assassin, disons-nous, était un homme de cinquante ans, ancien chouan, qui s'était distingué pendant la guerre de la Vendée, et qui, portant à Napoléon une haine profonde, avait, à la nouvelle du désastre de Waterloo, ressaisi son fusil, croyant venger les Vendéens en assassinant un Français; cet homme l'avait ses mains tachées de sang dans une mare, les essuya sur l'herbe, plaça sur son épaule ses ustensiles de travail, puis regagna tranquillement sa demeure, où il prit son repas ordinaire, se coucha et dormit, sans soupçonner seulement qu'il eût commis une action atroce.

III.

Le dimanche suivant il faisait beau; un magnifique soleil de juillet perçait à travers les arbres touffus et les haies épaisses de ce riche pays; Marie, impatient, avait éveillé son père plus matin que de coutume; ils s'étaient mis en route aussitôt, parce que, disait la jeune fille, il ne fallait pas faire attendre Jean, avec qui ils avaient promis d'aller déjeuner; mais en parlant ainsi, Marie baissait les yeux et rougissait; il n'était pas difficile de deviner que ce n'était pas le déjeuner qui l'occupait le plus. L'oncle Thomas, chargé du sac que Jean avait laissé chez lui, ne disait à sa fille que ce peu de mots:

Tu vas trop vite! Alors Marie s'arrêtait tout court et répliquait:

Mais, mon père, il vous semble!... nous ne marchons pas, au contraire! Puis elle prenait le sac, comme pour soulager le vieillard, mais réellement afin qu'il pût marcher plus rapidement; mais bientôt elle était forcée de céder à ses instances, et de lui rendre le fardieu, et malgré tout ce manège ils n'en firent pas moins leurs deux lieues en moins d'une heure et demie.

Il était encore matin quand ils arrivèrent à Saint-Fulgent, la jeune fille était à cent pas en avant de son père, l'oncle riait et disait tout seul:

Ma folle va-t-elle être heureuse!

Eh bien! fit l'oncle Thomas, en touchant la main à son beau-frère, te voilà content, il est revenu; tu avais toujours peur!... Mais où est-il donc!

Revenu!... qui?... demanda le père, — Qui?... Eh bien! Jean! mon nouveau, ton fils, quel!

Notre Jean? ne sais-tu pas où il est? à l'armée donc! et peut-être tué dans cette bagarre.

Qu'est-ce que tu dis là, frère?... tué!... lui!... Non, ma foi!... A l'armée!... il y était, c'est vrai, mais depuis avant-hier il est de retour; ne t'aurait-il pas dit que nous l'avions vu l'autre soir?

Thomas, ne plaigne pas comme ça avec moi! fit le père de Jean avec une inflexion de voix indéfinissable.

Quant à Marie, elle était muette d'étonnement; mais, dans son impatience, elle parcourait du regard tous les coins de la chambre pour y découvrir quelque objet qui révélât la présence de son amant.

Allons donc! te dis-je, c'est toi qui te moques, fit Thomas en s'adressant à son beau-frère, il sera couché, le paresseux!... Jean! oh! Jean! appela-t-il de toutes les forces de ses poumons... Marie, monte un brin à-haut, ma fille, ajouta-t-il, mais ne le gronde pas trop fort, car la course a été longue pour lui.

Il se fit un léger bruit dans la chambre supérieure.

Ah! je savais bien! dit Thomas.

Empressé, vive, alerte, Marie avait déjà monté quatre marches; elle s'arrêta tout à coup en face de sa tante qui, ayant entendu retentir le nom de son fils, descendait en s'écriant:

Jean! Jean! Ah! mon Dieu! où donc qu'il est notre pauvre garçon?

Mais, encore une fois, je vous dis que je ne l'ai pas vu! cria le père, comme cloué au plancher, les yeux largement ouverts, le visage ans'gri presque en une minute.

Tu nous ennuies! à la fin! dit impatient l'oncle Thomas, je ne te savais pas si engodé!... Nous lui avons parlé, te dis-je, nous l'avons embrassé, nous avons trinqué avec lui, que diable!... un beau grand, ma foi! n'est-ce pas, Marie? bel habit bleu, sabre au côté.

Ah! Thomas, tu veux rire, dit le père agité d'un tremblement convulsif; c'est une surprise, n'est-ce pas?

C'est que tu nous l'amènes, frère, dit la pauvre mère, qui pleurait de ravissement. Ah! pardine! j'en sommes ben sûrs!... voilà son sac. Jean!... Jean!... mon garçon, où est-tu? c'est mal de te cacher ainsi pour faire attendre ta mère qui t'aime tant!

Allons! finissez! reprit le père avec terreur. Mon fils, où est-il enfin?

Voilà deux jours que je te l'ai envoyé.